



Élites

Publié le samedi 9 novembre 2024, par [Henri Maler](#)
(Première publication : 10 avril 2007).

Un nouveau mot du pouvoir, parmi *Les nouveaux mots du pouvoir*, recensés dans *l'Abécédaire critique*, publié sous la direction de Pascal Durand [1].

Les *élites* se reconnaissent, indistinctement, aux fonctions qu'elles exercent et aux vertus qu'elles s'octroient. Certes, quelque chose comme des élites existe objectivement dont l'histoire et la sociologie peuvent dessiner les figures, en analysant les positions dominantes dans toutes les sphères de la vie sociale. Les *élites* existent aussi à l'état pratique dans les discours qu'elles tiennent sur elles-mêmes. « *Élite* » n'est donc pas seulement un vocable historique ou sociologique (au demeurant fort controversé), c'est un mot de la tribu ou des tribus réparties sur le territoire de la domination.

C'est surtout un titre de noblesse : un produit de la lutte des classements qui permet de s'assigner à une fonction sociale éminente en la construisant dans les mots, de revendiquer un mérite hors du commun en se proposant de le distribuer chichement, de se qualifier en disqualifiant. Quand les élites parlent des *élites* elles ne disent de quel or elles sont faites que pour disqualifier le vil plomb qu'aucune alchimie ne peut transmuier : le peuple précisément ou, du moins, le « *peuple* » dont parlent les élites et qui n'est souvent à leurs yeux que cette masse informe qui ne devient un peuple véritable que par le travail des élites. Mais un peuple qui, quand il déçoit, ne se distingue plus alors de la « *populace* ».

Ces façons de dire le monde social contribuent à le façonner. Ce ne sont pas seulement des mots que vent emporte notamment parce que les médias de masse jouent un rôle plus grand que jamais dans l'exposition la construction et la promotion des élites.

Pour chaque postulant ou pour chaque titulaire, posséder ou acquérir un capital de notoriété médiatique est devenue une condition d'exercice de l'influence à laquelle il prétend. Non que les élites doivent leur position de domination à leur présence dans les médias, mais parce que ceux-ci confortent cette position en remplissant une double fonction de consécration d'une appartenance et de légitimation d'une domination. En consacrant les *élites* qui la consacrent, la petite troupe qui régent les médias monte la garde et se porte garant de leur commune légitimité. À les lire et à les entendre, la domination des élites serait d'autant plus juste (et éthérée) qu'elle n'est autre que celle des idées justes. Les *élites* sociales sont par définition - la définition qu'elles donnent d'elles-mêmes - des *élites* éclairées. Elles se rassemblent au sein d'un cercle : le « *cercle de la Raison* ». Au centre de ce cercle, les distributeurs de légitimité médiatique qui se posent en arbitre du débat public le réservent à leurs pairs - experts, managers, leaders - qui partagent avec eux l'ethnocentrisme de classe non dénué d'arrogance dont se nourrissent leurs dénonciations du « *populisme* ». Toute autorité désavouée devient dès lors une *élite* menacée.

On comprend ainsi pourquoi les éditorialistes et chroniqueurs tous médias préfèrent le terme d'*élite* à tous ceux qui pourraient suggérer une forme quelconque de domination ou plus

simplement de privilèges. Pour ces *Élites* à majuscule en charge de leur propre béatification, les élites vivent en état de d'apesanteur sociale ou, ce qui revient au même, en état de grâce permanente, excepté quand l'histoire et la sociologie viennent leur rappeler que les mérites qu'elles s'attribuent ne sont pas indépendants des privilèges sociaux dont elles bénéficient ou quand le peuple les prend à partie, faute d'avoir compris tous les bienfaits qu'il doit à ceux qui ont en charge de le guider. Face à ces rappels désobligeants, ou même dans ces moments douloureux, l'*élite* ne peut, pour parler d'elle-même, que se désigner par son titre de noblesse et déplorer que toute critique de la domination menace l'*élite* ou les *élites* de destruction.

Parmi les plus vulnérables figureraient les ultimes gardiens de l'*élite*, l'élite de l'élite : les intellectuels qui, parce qu'ils se définissent moins par le métier qu'ils exercent que par la fonction politique qu'ils remplissent, ne prennent corps que sur la scène publique. Ou, plus exactement, sur l'une des scènes publiques : la scène médiatique où prospèrent les intellectuels fascinés par les feux de la rampe. Certes, bien que la frontière ne soit pas étanche, les intellectuels médiatisés dont parlent les médias et qui s'expriment dans les médias ne sont pas forcément des intellectuels médiatiques, d'autant plus dévoués aux médias que c'est moins de leurs œuvres qu'ils attendent leur notoriété que de leur exposition médiatique.

Mais pourquoi faudrait-il que des intellectuels attachés à leur autonomie et à leurs fonctions critiques acceptent sans broncher le *statu quo* médiatique et paient du prix de leur silence sur les médias dominants les interventions généralement furtives que ces médias leur concèdent ? Dans l'espoir de participer à la constitution d'*élites* de rechange ?

Henri Maler

Voir en ligne : <https://www.henri-maler.fr/Elites.html>

Notes

<https://www.henri-maler.fr/>

[1] *Les nouveaux mots du pouvoir, Abécédaire critique*, sous la direction de Pascal Durand, éditions Aden Belgique, 10 avril 2007, p.172-174.